

DEVOIRS A LA MAISON
Les devoirs ne sont pas classés par ordre numérique.

Date limite de remise des devoirs : le 28/02/2012

Département de Français

Maîtrise/Licence de français

Code UV/UE **216/3**

Unité de Valeur/Unité d'enseignement

Durée de l'épreuve : 4 heures

Sujet :

1. Quelles sont les valeurs sémantiques essentielles des préfixes nominaux et verbaux ? Donnez des exemples. (3 points)
2. Á quels types de formation répondent les lexèmes qui suivent : (4 points)
 - a. *e-mail*
 - b. *chatter*
 - c. *facebook*
 - d. *P.C.*
3. Commenter les unités lexicales en caractères gras de manière à distinguer les différents emplois : (3 points)
 - a. *Dans les querelles de couple, mieux vaut ne pas **jeter** de l'huile sur le feu !*
 - b. *L'enfant qui **jette** ses jouets a besoin de s'affirmer.*
 - c. *Il **jette** un regard de convoitise sur la carrière de son rival politique.*
4. Etudiez de manière synthétique les jeux de mots qui suivent (foyer, mode de formation, variants, invariants, etc.) : (10 points)
 - a. « *C'est malheureux : certains ont de la fuite dans les idées !* »
 - b. « *Parfois, un joueur souffre d'une blessure sérieuse... C'est le seul truc sérieux dans le foot tunisien !* » (Lotfi Ben Sassi, *Les Bokbok sont foot !* p.6, 2010)
 - c. « *Sachez, monsieur (...) qu'une guerre n'est jamais terminée. Elle renaît de ses cendres...* » (Raymond Devos, *Sans titre de noblesse*, p.163, 2005)
 - d. « *On croit parfois les autres indifférents alors qu'ils sont seulement différents* » (G. Cesbron)
 - e. « *Louis XIV : - Marquis, vous qui faites des calembours sur toutes sortes de sujets, faites-en donc sur moi.*
Marquis de Bièvre : - Oh Sire, votre majesté n'est pas un sujet. » (B. de Foucault 1988)

Code UV/UE : **120**

Unité de Valeur/Unité

d'enseignement : **Poésie 1**

Durée de l'épreuve : **4 heures ?**

Sujet : faites le commentaire composé du poème suivant.

*Beams*¹

Elle voulut aller sur les flots de la mer,
Et comme un vent bénin soufflait une embellie,
Nous nous prêtâmes tous à sa belle folie,
Et nous voilà marchant par le chemin amer.

Le soleil luisait haut dans le ciel calme et lisse,
Et dans ses cheveux blonds c'étaient des rayons d'or,
Si bien que nous suivions son pas plus calme encor
Que le déroulement des vagues, ô délice !

Des oiseaux blancs volaient alentour mollement
Et des voiles au loin s'inclinaient toutes blanches.
Parfois de grands varechs² filaient en longues branches
Nos pieds glissaient d'un pur et large mouvement.

Elle se retourna, doucement inquiète
De ne nous croire pas pleinement rassurés,
Mais nous voyant joyeux d'être ses préférés,
Elle reprit sa route et portait haut sa tête.

Douvres-Ostende, à bord de la « comtesse-de-Flandre », 4 avril 1873.
Paul Verlaine, (*Romances sans paroles : Aquarelles*).

¹ Ce mot signifie « rayons ».

² Des algues

Code UV/UE : **219/3**

Unité de Valeur/Unité d'enseignement :

intertextualité

Durée de l'épreuve : 4 heures

Sujet : Faites l'analyse intertextuelle de cet extrait :

En 1820, il arriva, dans la vie simple et dénuée d'événements que menait Véronique, un accident qui n'eut pas eu d'importance chez toute autre jeune personne, mais qui peut-être exerça sur son avenir une horrible influence. Un jour de fête supprimée, qui restait ouvrable pour toute la ville, et pendant lequel les Sauviat fermaient boutique, allaient à l'église et se promenaient, Véronique passa, pour aller dans la campagne, devant l'étalage d'un libraire où elle vit le livre de Paul et Virginie. Elle eut la fantaisie de l'acheter à cause de la gravure, son père payait cent sous le fatal volume, et le mit dans la vaste poche de sa redingote. " - Ne ferais-tu pas bien de le montrer à monsieur le vicaire ? lui dit sa mère pour qui tout livre imprimé sentait toujours un peu le grimoire. - J'y pensais ! " répondit simplement Véronique.

L'enfant passa la nuit à lire ce roman, l'un des plus touchants livres de la langue française. La peinture de ce mutuel amour, à demi biblique et digne des premiers âges du monde, ravagea le cœur de Véronique. Une main, doit-on dire divine ou diabolique, enleva le voile qui jusqu'alors lui avait couvert la Nature. La petite vierge enfouie dans la belle fille trouva le lendemain ses fleurs plus belles qu'elles ne l'étaient la veille, elle entendit leur langage symbolique, elle examina l'azur du ciel avec une fixité pleine d'exaltation ; et des larmes roulèrent alors sans cause dans ses yeux. Dans la vie de toutes les femmes, il est un moment où elles comprennent leur destinée, où leur organisation jusque-là muette parle avec autorité ; ce n'est pas toujours un homme choisi par quelque regard involontaire et furtif qui réveille leur sixième sens endormi ; mais plus souvent peut-être un spectacle imprévu, l'aspect d'un site, une lecture, le coup d'oeil d'une pompe religieuse, un concert de parfums naturels, une délicieuse matinée voilée de ses fines vapeurs, une divine musique aux notes caressantes, enfin quelque mouvement inattendu dans l'âme ou dans le corps. Chez cette fille solitaire, confinée dans cette noire maison, élevée par des parents simples, quasi rustiques, et qui n'avait jamais entendu de mot impropre, dont la candide intelligence n'avait jamais reçu la moindre idée mauvaise ; chez l'angélique élève de la sœur Marthe et du bon vicaire de Saint-Etienne, la révélation de l'amour, qui est la vie de la femme, lui fut faite par un livre suave, par la main du Génie. Pour toute autre, cette lecture eût été sans danger ; pour elle, ce livre fut pire qu'un livre obscène. La corruption est relative. Il est des natures vierges et sublimes qu'une seule pensée corrompt, elle y fait d'autant plus de dégâts que la nécessité d'une résistance n'a pas été prévue.

Le lendemain, Véronique montra le livre au bon prêtre qui en approuva l'acquisition, tant la renommée de Paul et Virginie est enfantine, innocente et pure. Mais la chaleur des tropiques et la beauté des paysages ; mais la candeur presque puérile d'un amour presque saint avaient agi sur Véronique. Elle fut amenée par la douce et noble figure de l'auteur vers le culte de l'Idéal, cette fatale religion humaine ! Elle rêva d'avoir pour amant un jeune homme semblable à Paul. Sa pensée caressa de voluptueux tableaux dans une île embaumée. Elle nomma par enfantillage, une île de la Vienne, sise au-dessous de Limoges, presque en face le faubourg Saint-Martial, l'Ile-de-France. Sa pensée y habita le monde fantastique que se construisent toutes les

jeunes filles, et qu'elles enrichissent de leurs propres perfections. Elle passa de plus longues heures à sa croisée, en regardant passer les artisans, les seuls hommes auxquels, d'après la modeste condition de ses parents, il lui était permis de songer. Habitée sans doute à l'idée d'épouser un homme du peuple, elle trouvait en elle-même des instincts qui repoussaient toute grossièreté. Dans cette situation, elle dut se plaire à composer quelques-uns de ces romans que toutes les jeunes filles se font pour elles seules. Elle embrassa peut-être avec l'ardeur naturelle à une imagination élégante et vierge, la belle idée d'ennoblir un de ces hommes, de l'élever à la hauteur où la mettaient ses rêves, elle fit peut-être un Paul de quelque jeune homme choisi par ses regards, seulement pour attacher ses folles idées sur un être, comme les vapeurs de l'atmosphère humide, saisies par la gelée, se cristallisent à une branche d'arbre, au bord du chemin. Elle dut se lancer dans un abîme profond, car si elle eut souvent l'air de revenir de bien haut en montrant sur son front comme un reflet lumineux ; plus souvent encore, elle semblait tenir à la main des fleurs cueillies au bord de quelque torrent suivi jusqu'au fond d'un précipice.

Balzac : *Le Curé*

de village

Code UV/UE : **FR 215/2**

Unité de Valeur/Unité d'enseignement :

Poétique

Durée de l'épreuve : 4 heures

Sujet : commentaire composé

Harmonie du soir

Voici venir les temps où vibrant sur sa tige
Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir;
Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir;
Valse mélancolique et langoureux vertige!

Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir;
Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige;
Valse mélancolique et langoureux vertige!
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir.

Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige,
Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir!
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir;
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige.

Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir,
Du passé lumineux recueille tout vestige!
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige
Ton souvenir en moi luit comme un ostensor!

Baudelaire, *Les fleurs du mal* XLIII.

Code UV/UE : **212**

Unité de Valeur/Unité d'enseignement : **Les grands courants littéraires et artistiques du XXème siècle**

Durée de l'épreuve : **4 heures**

Sujet :

Dans les années quarante, certains intellectuels ont donné une profondeur philosophique à leurs écrits. Montrez comment la littérature de cette époque était plus ou moins nourrie de philosophie.

Code UV/UE : **107**

Unité de Valeur/Unité

d'enseignement : **théâtre 1**

Durée de l'épreuve : **4 heures**

Traitez au choix l'un des deux sujets suivants :

1. Dissertation : En quoi la comédie sentimentale de Beaumarchais, *Le Barbier de Séville*, est-elle l'écho des débats et des grandes idées du siècle des lumières ?

1. Commentaire composé :

LE COMTE, à part. Cet homme ne m'est pas inconnu.

FIGARO. Eh non, ce n'est pas un abbé ! Cet air altier et noble...

LE COMTE. Cette tournure grotesque...

FIGARO. Je ne me trompe point, : c'est le comte Almaviva.

LE COMTE. Je crois que c'est ce coquin de Figaro.

FIGARO. C'est lui-même, Monseigneur.

LE COMTE. Maraud ! si tu dis un mot...

FIGARO. Oui, je vous reconnais ; voilà les bontés familières dont vous m'avez toujours honoré.

LE COMTE. Je ne te reconnaissais pas, moi. Te voilà si gros et si gras...

FIGARO. Que voulez-vous, Monseigneur, c'est la misère.

LE COMTE. Pauvre petit ! Mais que fais-tu à Séville ? Je t'avais autrefois recommandé dans les bureaux pour un emploi.

FIGARO. Je l'ai obtenu, Monseigneur ; et ma reconnaissance...

LE COMTE. Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas, à mon déguisement, que je veux être inconnu ?

FIGARO. Je me retire.

LE COMTE. Au contraire. J'attends ici quelque chose, et deux hommes qui jasant sont moins suspects qu'un seul qui se promène. Ayons l'air de jaser. Eh bien, cet emploi ?

FIGARO. Le ministre, ayant égard à la recommandation de Votre Excellence, me fit nommer sur-le-champ garçon apothicaire³.

LE COMTE. Dans les hôpitaux de l'armée ?

FIGARO. Non ; dans les haras⁴ d'Andalousie.

LE COMTE, riant. Beau début !

FIGARO. Le poste n'était pas mauvais, parce qu'ayant le district des pansements et des drogues, je vendais souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval...

LE COMTE. Qui tuaient les sujets du roi !

FIGARO. Ah, ah, il n'y a point de remède universel —... mais qui n'ont pas laissé de guérir quelquefois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

LE COMTE. Pourquoi donc l'as-tu quitté ?

FIGARO. Quitté ? C'est bien lui-même ; on m'a desservi auprès des puissances : L'envie aux doigts crochus, au teint pâle et livide...

³ . (vieux) Pharmacien.

⁴ . Lieu, établissement destiné à la reproduction de l'espèce chevaline, à l'amélioration des races de chevaux par la sélection des étalons.

LE COMTE. Oh grâce ! grâce, ami ! Est-ce que tu fais aussi des vers ? Je t'ai vu là griffonnant sur ton genou, et chantant dès le matin.

FIGARO. Voilà précisément la cause de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au ministre que je faisais, je puis dire assez joliment, des bouquets à Chloris⁵, que j'envoyais des énigmes aux journaux, qu'il courait des madrigaux de ma façon ; en un mot, quand il a su que j'étais imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique et m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

LE COMTE. Puissamment raisonné ! Et tu ne lui fis pas représenter...

FIGARO. Je me crus trop heureux d'en être oublié, persuadé qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal.

⁵ . Poèmes galants adressés à une femme.

Code UV/UE : **202**

Unité de Valeur/Unité

d'enseignement : **linguistique 1**

Durée de l'épreuve : **4 heures ?**

I.- Expliquez et commentez la distinction faite par Saussure (*Cours de Linguistique Générale*, p. 98) entre le Signifiant et le Signifié. (10pts)

Le signe linguistique unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique. Cette dernière n'est pas le son matériel, chose purement physique, mais l'empreinte psychique de ce son, la représentation que nous en donne le témoignage de nos sens ; elle est sensorielle, et s'il nous arrive de l'appeler « matérielle », c'est seulement dans ce sens et par opposition à l'autre terme de l'association, le concept, généralement plus abstrait.

II.- L'analyse morphématique (5pts)

« Indépendamment de son âge, ce vieil homme aurait aimé refaire du sport de glisse. »

a.- Rédiger une brève introduction à l'analyse morphématique (en morphème).

b.- Segmentez cet énoncé et classez ses morphèmes (monèmes).

c.- Donnez quelques règles de combinaisons mises en œuvre dans cet énoncé.

III.- Faites l'analyse distributionnelle du verbe SENTIR dans les énoncés suivants (5pts)

- 1) Le malade n'a pas senti la piqûre.
- 2) Cette fleur ne sent rien.
- 3) Ça sent mauvais, ici !
- 4) Il sent des pieds.
- 5) Ces anciens amoureux ne peuvent plus se sentir.

Code UV/UE : **FR114**

Unité de Valeur/Unité d'enseignement : Les

lumières

Durée de l'épreuve : **4 heures**

Sujet : Faites un commentaire composé de ce texte de Rousseau en insistant sur les principes fondamentaux de la vie politique présentés par l'auteur.

A prendre le terme dans la rigueur de l'acception, il n'a jamais existé de véritable démocratie, et il n'en existera jamais. Il est contre l'ordre naturel que le grand nombre gouverne et que le petit soit gouverné. On ne peut imaginer que le peuple reste incessamment assemblé pour vaquer aux affaires publiques, et l'on voit aisément qu'il ne saurait établir pour cela des commissions sans que la forme de l'administration change. En effet, je crois pouvoir poser en principe que quand les fonctions du gouvernement sont partagées entre plusieurs tribunaux, les moins nombreux acquièrent tôt ou tard la plus grande autorité ; ne fût-ce qu'à cause de la facilité d'expédier les affaires, qui les y amène naturellement.

D'ailleurs que de choses difficiles à réunir ne suppose pas ce gouvernement ? Premièrement un Etat très petit où le peuple soit facile à rassembler et où chaque citoyen puisse aisément connaître tous les autres ; secondement une grande simplicité de moeurs qui prévienne la multitude d'affaires et les discussions épineuses ; ensuite beaucoup d'égalité dans les rangs et dans les fortunes, sans quoi l'égalité ne saurait subsister longtemps dans les droits et l'autorité ; enfin peu ou point de luxe ; car, ou le luxe est l'effet des richesses, ou il les rend nécessaires ; il corrompt à la fois le riche et le pauvre, l'un par la possession, l'autre par la convoitise ; il vend la patrie à la mollesse, à la vanité ; il ôte à l'Etat tous ses citoyens pour les asservir les uns aux autres, et tous à l'opinion. Voilà pourquoi un auteur célèbre a donné la vertu pour principe à la République ; car toutes ces conditions ne sauraient subsister sans la vertu : mais faute d'avoir fait les distinctions nécessaires, ce beau génie a manqué souvent de justesse, quelquefois de clarté, et n'a pas vu que, l'autorité souveraine étant partout la même, le même principe doit avoir lieu dans tout Etat bien constitué, plus ou moins, il est vrai, selon la forme du gouvernement.

Ajoutons qu'il n'y a pas de gouvernement si sujet aux guerres civiles et aux agitations intestines que le démocratique ou populaire, parce qu'il n'y en a aucun qui tende si fortement et si continuellement à changer de forme, ni qui demande plus de vigilance et de courage pour être maintenu dans la sienne. C'est surtout dans cette constitution que le citoyen doit s'armer de force et de constance, et dire chaque jour de sa vie au fond de son coeur ce que disait un vertueux Palatin dans la Diète de Pologne : *Malo periculosam libertatem quam quietum servitium*. S'il y avait un peuple de dieux, il se gouvernerait démocratiquement. Un gouvernement si parfait ne convient pas à des hommes.

ROUSSEAU

Du Contrat Social, Livre III, Chapitre IV

FR215/1

Commentaire composé

Le vent se levait à nouveau et Rieux sentit qu'il était tiède sur sa peau. Tarrou se secoua :

— Savez-vous, dit-il, ce que nous devrions faire pour l'amitié?

— Ce que vous voulez, dit Rieux.

— Prendre un bain de mer. Même pour un futur saint c'est un plaisir digne. Rieux souriait.

— Avec nos laissez-passer, nous pouvons aller sur la jetée. A la fin, c'est trop bête de ne vivre que dans la peste. Bien entendu, un homme doit se battre pour les victimes. Mais s'il cesse de rien aimer par ailleurs, à quoi sert qu'il se batte ?

— Oui, dit Rieux, allons-y.

Un moment après, l'auto s'arrêtait près des grilles du port. La lune s'était levée. Un ciel laiteux projetait partout des ombres

pâles. Derrière eux s'élevait la ville et il en venait un souffle chaud et malade qui les poussait vers la mer.

Ils montrèrent leurs

papiers à un garde qui les examina assez longuement. Ils passèrent et à travers les terre-pleins couverts de tonneaux, parmi

les senteurs de vin et de poisson, ils prirent la direction de la jetée. Peu avant d'y arriver, l'odeur de l'iode et des algues leur

annonça la mer. Puis ils l'entendirent.

Elle sifflait doucement au pied des grands blocs de la jetée et, comme ils les gravissaient, elle leur apparut, épaisse comme du

velours, souple et lisse comme une bête. Ils s'installèrent sur les rochers tournés vers le large. Les eaux se gonflaient et

redescendaient lentement. Cette respiration calme de la mer faisait naître et disparaître des reflets huileux à la surface des

eaux. Devant eux, la nuit était sans limites. Rieux, qui sentait sous ses doigts le visage grêlé des rochers, était plein d'un

étrange bonheur. Tourné vers Tarrou, il devina, sur le visage calme et grave de son ami, ce même bonheur qui n'oubliait rien,

pas même l'assassinat.

Ils se déshabillèrent. Rieux plongea le premier. Froides d'abord, les eaux lui parurent tièdes quand il remonta. Au bout de

quelques brasses, il savait que la mer, ce soir-là, était tiède, de la tiédeur des mers d'automne qui reprennent à la terre la

chaleur emmagasinée pendant de longs mois. Il nageait régulièrement. Le battement de ses pieds laissait derrière lui un

bouillonnement d'écume, l'eau fuyait le long de ses bras pour se coller à ses jambes. Un lourd clapotement lui apprit que Tarrou

avait plongé. Rieux se mit sur le dos et se tint immobile, face au ciel renversé, plein de lune et d'étoiles. Il respira longuement.

Puis il perçut de plus en plus distinctement un bruit d'eau battue, étrangement clair dans le silence et la solitude de la nuit.

Tarrou se rapprochait, on entendit bientôt sa respiration. Rieux se retourna, se mit au niveau de son ami, et nagea dans le

même rythme. Tarrou avançait avec plus de puissance que lui et il dut précipiter son allure. Pendant quelques minutes, ils

avancèrent avec la même cadence et la même vigueur, solitaires, loin du monde, libérés enfin de la ville et de la peste. Rieux

s'arrêta le premier et ils revinrent lentement, sauf à un moment où ils entrèrent dans un courant glacé. Sans rien dire, ils

précipitèrent tous deux leur mouvement, fouettés par cette surprise de la mer.

Habillés de nouveau, ils repartirent sans avoir prononcé un mot. Mais ils avaient le même cœur et le souvenir de cette nuit leur

était doux. Quand ils aperçurent de loin la sentinelle de la peste, Rieux savait que Tarrou se disait, comme lui, que la maladie

venait de les oublier, que cela était bien, et qu'il fallait maintenant recommencer.

Code UV/UE : **219/1**

Unité de Valeur/Unité d'enseignement : littérature

comparée

Durée de l'épreuve : **4 heures**

Dissertation

Sujet :

Répondez à la question que pose un critique au sujet des deux auteurs au programme de littérature comparée, Dante et Ma'ari :

« En résumé, la dérision et l'humour sont si présents chez Abû-I-'Ala qu'on ne sait au juste où s'arrête sa critique religieuse, s'il s'attaque comme Dante à des déviations pour restaurer l'essence de la religion ou si sa critique s'en prend à l'essence même de la religion.»

(Samir Marzouki, *cours de Littérature comparée*, ISEFC, p. 75)

Code UV/UE : **201**

Unité de Valeur/Unité d'enseignement :

Renaissance

Durée de l'épreuve : **4 heures**

Dissertation

Sujet :

Dans son *Eloge de la folie*, (1511) Erasme écrit : « Ils (les théologiens) pétrissent et repétrissent à leur gré, comme de la cire, les lettres sacrées. Je ris souvent, à part moi, en constatant de quelle façon ils établissent leur supériorité théologique. C'est à qui emploiera le langage le plus barbare et le plus grossier ; c'est à qui balbutiera au point de n'être entendu que par un bègue. Ils se disent profonds quand le public ne peut les suivre ». (Cours de l'U.V. Renaissance, ISEFC, p. 12)

Dans quelle mesure cette citation d'Erasme vous paraît-elle rendre compte de l'Humanisme, au siècle de la Renaissance ?

Code UV/UE : **102**

Unité de Valeur/Unité d'enseignement : Syntaxe

Durée de l'épreuve : **4 heures**

Eugène de Rastignac avait un visage tout méridional, le teint blanc, des cheveux noirs, des yeux bleus. Sa tournure, ses manières, sa pose habituelle dénotaient le fils d'une famille noble, où l'éducation première n'avait comporté que des traditions de bon goût. S'il était ménager de ses habits, si les jours ordinaires il achevait d'user les vêtements de l'an passé, néanmoins il pouvait sortir quelquefois mis comme l'est un jeune homme élégant. Ordinairement il portait une vieille redingote, un mauvais gilet, la méchante cravate noire, flétrie, mal nouée de l'Etudiant, un pantalon à l'avenant et des bottes ressemelées.

Entre ces deux personnages et les autres, Vautrin, l'homme de quarante ans, à favoris peints, servait de transition. Il était un de ces gens dont le peuple dit : Voilà un fameux gaillard ! Il avait les épaules larges, le buste bien développé, les muscles apparents, des mains épaisses, carrées et fortement marquées aux phalanges par des bouquets de poils touffus et d'un roux ardent. Sa figure, rayée par des rides prématurées, offrait des signes de dureté que **démentaient** ses manières souples et liantes. Sa voix de basse-taille, en harmonie avec sa grosse gaieté, ne déplaisait point. Il était obligeant et rieur. Si quelque serrure allait mal, il l'avait bientôt démontée, rafistolée, huilée, limée, remontée, en disant : Ça me connaît. Il connaissait tout d'ailleurs, les vaisseaux, la mer, la France, l'étranger, les affaires, les hommes, les événements, les lois, les hôtels et les prisons. Si quelqu'un se plaignait par trop, il lui **offrait** aussitôt ses services. Il avait prêté plusieurs fois de l'argent à madame Vauquer et à quelques pensionnaires, mais ses obligés seraient morts plutôt que de ne pas le lui **rendre**, tant, malgré son air bonhomme, il **imprimait** de la crainte par un certain regard profond et plein de résolution. A la manière dont il lançait un jet de salive, il annonçait un sang-froid imperturbable qui ne devait pas le faire reculer devant un crime pour sortir d'une position équivoque. Comme un juge sévère, son oeil semblait aller au fond de toutes les questions, de toutes les consciences, de tous les sentiments. Ses mœurs consistaient à sortir après le déjeuner, à revenir pour dîner, à décamper pour toute la soirée, et à **rentrer** vers minuit, à l'aide d'un passe-partout que lui avait confié madame Vauquer. Lui seul **jouissait** de cette faveur. Mais aussi était-il au mieux avec la veuve, qu'il **appelait** maman en la saisissant par la taille, flatterie peu comprise ! La bonne femme croyait la chose encore facile, tandis que Vautrin seul avait les bras assez longs pour presser cette pesante circonférence. Un trait de son caractère était de payer généreusement quinze francs par mois pour le *gloria* qu'il prenait au dessert. Des gens moins superficiels que ne l'étaient ces jeunes gens emportés par les tourbillons de la vie parisienne, ou ces vieillards indifférents à ce qui ne les touchait pas directement, **se seraient pas arrêtés** à l'impression douteuse que leur causait Vautrin. Il savait ou devinait les affaires de ceux qui l'entouraient, tandis que lui ne pouvait pénétrer ni ses pensées ni ses occupations.

Honoré de Balzac, *Le Père Goriot*, La Comédie Humaine,
Vol VIII, pp.41-42, Cercle du Bibliophile.

Questions

1. Analysez les phrases suivantes en constituants immédiats (3 pts)

- a. Ordinairement il portait une vieille redingote, un mauvais gilet, la méchante cravate noire, flétrie, mal nouée de l'Etudiant, un pantalon à l'avenant et des bottes ressemelées.

b. Aussi était-il au mieux avec la veuve, qu'il appelait maman en la saisissant par la taille, flatterie peu comprise !

2. Transformez ces phrases selon les indications proposées entre parenthèses (5 pts)

a. Nul ne pouvait pénétrer ni ses pensées ni ses occupations. (affirmative, exclamative)

b. Il connaissait tout d'ailleurs, les vaisseaux, la mer, la France, l'étranger, les affaires, les hommes, les événements, les lois, les hôtels et les prisons. (négative, emphatique)

c. Il savait ou devinait les affaires de ceux qui l'entouraient. (interrogative par inversion, emphatique)

d. Sa figure, rayée par des rides prématurées, offrait des signes de dureté que démentaient ses manières souples et liantes.

e. Lui seul jouissait de cette faveur. (impérative)

3. Donnez la classe grammaticale et la fonction de chacun des mots ou groupes de mots soulignés dans le texte. (4 pts) (8 groupes soulignés)

4. Faites l'analyse détaillée de chacune des phrases suivantes (4 pts)

a. Eugène avait un visage tout méridional, le teint blanc, des cheveux noirs, des yeux bleus.

b. Sa tournure, ses manières, sa pose habituelle dénotaient le fils d'une famille noble, où l'éducation première n'avait comporté que des traditions de bon goût.

5. Précisez la construction syntaxique de chacun des verbes mis en gras en justifiant votre réponse (4 pt

Code UV/UE : **109/9**

Unité de Valeur/Unité d'enseignement : **La France**

contemporaine

Durée de l'épreuve : 4 heures

1 Mademoiselle de Breil était une jeune personne à peu près de mon âge, bien faite, assez belle, très blanche, avec des cheveux très noirs, et, quoique brune, portant sur son visage cet air de douceur des blondes auquel mon cœur n'a jamais résisté. L'habit de cour, si favorable aux jeunes personnes, marquait sa jolie taille, dégageait sa poitrine et ses épaules, et rendait son teint encore plus éblouissant par le deuil qu'on portait alors. **5** On dira que ce n'est pas à un domestique de s'apercevoir de ces choses-là. J'avais tort, sans doute ; mais je m'en apercevais toutefois, et même je n'étais pas le seul. Le maître d'hôtel et les valets de chambre en parlaient quelquefois à table avec une grossièreté qui me faisait cruellement souffrir. La tête ne me tournait pourtant pas au point d'être amoureux tout de bon. Je ne m'oubliais point ; je me tenais à ma place, et mes désirs même ne s'émancipaient pas. J'aimais à voir Mlle de Breil, à lui entendre dire quelques mots qui marquaient de l'**esprit**, du **10** sens, de l'honnêteté : mon ambition, bornée au plaisir de la servir, n'allait point au delà de mes droits. A table j'étais attentif à chercher l'occasion de les faire valoir. Si son laquais quittait un moment sa chaise, à l'instant on m'y voyait établi : hors de là je me tenais vis-à-vis d'elle ; je cherchais dans ses yeux ce qu'elle allait demander, j'épiais le moment de changer son assiette. Que n'aurais-je point fait pour qu'elle daignât m'ordonner quelque chose, me regarder, me dire un seul mot ; mais point ; j'avais la mortification d'être nul pour elle ; elle ne **15**s'apercevait pas même que j'étais là. Cependant, son frère, qui m'adressait quelquefois la parole à table, m'ayant dit je ne sais quoi de peu obligeant, je lui fis une réponse si **fine** et si bien tournée, qu'elle y fit attention, et jeta les yeux sur moi. Ce coup d'œil, qui fut court, ne laissa pas de me transporter. Le lendemain, l'occasion se présenta d'en obtenir un second, et j'en profitai. On donnait ce jour-là un grand dîner, où, pour la première fois, je vis avec beaucoup d'étonnement le maître d'hôtel servir l'épée au côté et le chapeau sur la tête. Par **20**hasard on vint à parler de la **devise** de la maison de Solar, qui était sur la tapisserie avec les armoiries: *Tel fier qui ne tue pas*. Comme les Piémontais ne sont pas pour l'ordinaire consommés dans la langue française, quelqu'un trouva dans cette devise une faute d'orthographe, et dit qu'au mot *fier* il ne fallait point de *t*.

Le vieux comte de Gouvon allait répondre ; mais ayant jeté les yeux sur moi, il vit que je souriais sans oser rien dire : il m'ordonna de parler. Alors je dis que je ne croyais pas que le *t* fût de trop, que *fier* était un vieux **25**mot français qui ne venait pas du nom *ferus*, fier, menaçant, mais du verbe *ferit*, il frappe, il blesse ; qu'ainsi la devise ne me paraissait pas dire: *Tel menace*, mais *tel frappe qui ne tue pas*.

Tout le monde me regardait et se regardait sans rien dire. On ne vit de la vie un pareil étonnement. Mais ce qui me flatta davantage fut de voir clairement sur le visage de Mlle de Breil un air de satisfaction. Cette personne

si dédaigneuse daigna me jeter un second regard qui valait tout au moins le premier; puis, tournant les yeux vers **30**son grand-papa, elle semblait

attendre avec une sorte d'impatience la louange qu'il me devait, et qu'il me donna en effet si pleine et entière et d'un air si content, que toute la table s'empressa de faire chorus. Ce moment fut court, mais délicieux à tous égards. Ce fut un de ces moments trop rares qui replacent les choses dans leur ordre naturel, et vengent le mérite avili des outrages de la fortune. Quelques minutes après, Mlle de Breil, levant derechef les yeux sur moi, me pria, d'un ton de voix aussi timide qu'affable, de lui donner à boire. **35** On juge que je ne la fis pas attendre ; mais en approchant je fus saisi d'un tel tremblement, qu'ayant trop rempli le verre, je répandis une partie de l'eau sur l'assiette et même sur elle. Son frère me demanda étonnement pourquoi je tremblais si fort. Cette question ne servit pas à me rassurer, et Mlle de Breil rougit jusqu'au blanc des yeux.

Jean-Jacques Rousseau, **Les**

Confessions.

Questions

- I. Donnez le sens contextuel de chacun des mots suivants (2 pts)
 - Esprit (l. 9), fine (l. 16), transporter (l. 17), devise (l. 20).

- II. Proposez un antonyme pour chacun des mots soulignés (2 pts)

- III. Faites l'analyse morphologique détaillée des mots suivants (8 pts)
 - éblouissant (l. 4),
 - grossièreté (l. 7),
 - dîner (l. 18),
 - étonnement (l. 19),
 - dédaigneuse (l. 29),
 - grand-papa (l. 30),
 - impatience (l. 30),
 - étourdimement (l. 37)

- IV. Proposez deux homonymes pour chacun des mots suivants et précisez leur nature grammaticale et leur sens (4 pts)
 - faite (l. 1),
 - cour (l. 3), ,
 - teint (l. 4),
 - bon (l. 8).
 - fois (l. 19),
 - vint (l. 20).
 - leur (l. 33),
 - partie (l. 36),

- V. Donnez pour chacun des mots proposés le dérivé morphologique demandé entre parenthèses et décrivez la formation du mot obtenu (4 pts)

- Cœur (l. 3) (verbe) ,
- fine (l. 16) (verbe),
- court (l. 17) (verbe)
- obtenir (l. 18) (nom),

Bon travail.

Texte

La *femme* est **faite** spécialement pour plaire à l'homme ; si l'homme doit lui plaire à son tour, c'est d'une nécessité moins directe, son mérite est dans sa puissance, il **plaît** par cela seul qu'il est *fort*. Ce n'est pas ici la loi de l'amour, j'en conviens ; mais c'est **celle** de la *nature*, antérieure à l'amour même. Cultiver dans les femmes les qualités de l'homme et *négliger* celles qui leur sont propres, c'est donc visiblement travailler à leur préjudice : les rusées le voient trop bien pour en être les dupes ; en tâchant d'usurper nos avantages elles n'abandonnent pas les leurs ; mais il arrive de là que, ne pouvant bien ménager les uns et les autres, parce qu'ils sont incompatibles, elles restent au-dessous de leur portée sans se mettre à la nôtre, et perdent la moitié de leur *prix*. Croyez-moi, **mère** judicieuse, ne faites point de votre fille un honnête homme, comme pour donner un démenti à la nature ; faites-en une honnête femme, et soyez sûre qu'elle en vaudra mieux pour elle et pour nous.

L'inconstance des goûts leur est aussi funeste que leur *excès*, et l'un et l'autre leur vient de la même source. Ne leur ôtez pas la gaité, les ris, le bruit, les folâtres jeux, mais empêchez qu'elles ne se rassasient de l'un pour courir à l'autre, ne souffrez pas qu'un seul *instant* de leur **vie** elles ne connaissent plus de frein. Accoutumez-les à se voir interrompre au milieu de **leurs** jeux et ramener à d'autres soins sans murmurer. La seule habitude suffit encore en ceci, parce qu'elle ne fait que seconder la nature.

Il résulte de cette contrainte habituelle, une docilité dont les femmes ont besoin toute leur vie, puisqu'elles ne cessent jamais d'être assujetties ou à un homme ou aux jugements des hommes, et qu'il ne leur est jamais permis de se mettre au-dessus de ces jugements. La première et la plus importante qualité d'une femme est la douceur ; faite pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de vices, et toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne **heure** à souffrir même l'injustice, et à supporter les **torts** d'un mari sans se plaindre; ce n'est pas pour lui, c'est pour elle qu'elle doit être douce : l'aigreur et l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux et les mauvais procédés des maris ; ils sentent que ce n'est pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le ciel ne les fit point insinuantes et persuasives pour devenir acariâtres ; il ne les fit point faibles pour être impérieuses ; il ne leur donna point une voix si douce pour dire des injures ; il ne leur fit point des traits si délicats pour les défigurer par la colère. Quand elles se fâchent, elles s'oublient ; elles ont souvent raison de se plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe ; un mari trop doux peut rendre une femme impertinente ; mais, à moins qu'un homme ne soit un monstre, la douceur d'une femme le ramène et triomphe de lui tôt ou tard.

Justifiez toujours les soins que vous imposez aux jeunes filles, mais imposez-leur en toujours. L'oisiveté et l'indocilité sont les deux défauts les plus dangereux pour elles et dont on guérit le moins quand on les a contractés. Les filles doivent être vigilantes et laborieuses ; ce n'est pas tout ; elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur, si c'en est un pour elles, est inséparable de leur sexe, et jamais elles ne s'en délivrent que pour en souffrir de bien plus cruels. Elles seront toute leur vie asservies à la gêne la plus continuelle et la plus sévère, qui est celle des bienséances : il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte jamais rien, à dompter toutes leurs fantaisies pour les soumettre aux volontés d'autrui. Si elles voulaient toujours travailler on devrait quelquefois les forcer à ne rien faire. La dissipation, la frivolité, l'inconstance, sont des défauts qui naissent aisément de leurs premiers goûts corrompus et toujours suivis. Pour prévenir cet abus apprenez-leur surtout à se vaincre.

J.-J. ROUSSEAU, *ÉMILE*, V

Questions

- I. Donnez le sens contextuel de chacun des mots suivants (2 pts)
- prix (l. 7), seconder (l. 14), se rassasient (l. 11), soins (l. 13).

- II. Proposez un antonyme pour chacun des mots soulignés (2 pts)

- III. Faites l'analyse morphologique détaillée des mots suivants (8 pts)
- un démenti (l. 8), accoutumez (l. 12), assujetties (l. 16), aigreur (l. 20), indocilité (l. 29), inséparables (l. 31), seront asservies (l. 32), corrompus (l. 36).
- IV. Proposez deux homonymes pour chacun des mots suivants et précisez leur nature grammaticale et leur sens (4 pts)
- faite (l. 1), plaît (l. 2), celle (l. 3), mère (l. 7), vie (l. 12), leurs (l. 13),
Heure (l. 19), torts (l. 19).
- V. Donnez pour chacun des mots proposés le dérivé morphologique demandé entre parenthèses et décrivez la formation du mot obtenu (4 pts)
- femme (l. 1), (nom) ;
 - fort (l. 2), (verbe) ;
 - nature (l. 3), (verbe) ;
 - négliger (l. 4), (adjectif) ;
 - prix (l. 7), (verbe) ;
 - instant (l. 12), (adjectif) ;
 - excès (l. 10), (adjectif) ;
 - doux (l. 25), (verbe).

Code UV/UE... **FR 116**...Unité de Valeur/Unité d'enseignement...Littératures francophones.....
Durée de l'épreuve.....4 heures.....

Sujet : Faites un commentaire composé de ce texte :

S'il n'est plus du tout question d'ignorer la main, depuis que je suis sortie de ma préhistoire, je dois reconnaître que le monde de la main se situe pour moi dans des zones un peu étranges, un peu reculées. En vérité, ce sont mes mains qui m'ont toujours aidée, protégée, rassurée, dans les moments les plus durs. Elles ont toujours été là pour subir en silence un mal invisible à quiconque, inconnu de tous sauf de moi-même. Dès que j'étais dérangée, perturbée ou effrayée par un mot ou un regard qu'on vient de me jeter, j'avais aussitôt un ou deux ongles qui attendaient dans l'ombre pour les coincer, ces pauvres mains, les pincer, les pétrir et leur infliger une tension, voire une douleur telle qu'aucun trouble, aucune émotion, ne pouvaient se lire sur mon visage. Mes mains, l'une par l'autre, l'une dans l'autre réunies, prenaient sur elles, dans leur chair et leur sang, la peine de mon âme, afin de la faire sortir indemne de ce combat feutré et titanesque que se livrent les hommes.

Mes mains subissaient ainsi de véritables décharges, mes ongles s'attaquaient à la paume, plissaient la peau, striaient les muscles, labouraient, ravinaient. Ce n'était évidemment pas là un goût affirmé pour la souffrance, mais seulement un moyen d'éviter l'horreur. Et l'horreur, c'est le visage qui se décompose, c'est un bégaiement, un tremblement, une grimace, un rictus... Astucieuses, fraternelles et méthodiques, mes mains me délivraient de tout cela. Sans que personne ne le vit, ne le sût, elles entraient en action et les apparences étaient sauvées. Leur secours m'était providentiel. Elles avaient pitié de moi dans l'instant. Elles m'arrachaient tout de suite au néant. Elles m'évitaient d'être percée à jour dans mon ignorance, ma timidité, ma fatuité, mon hésitation... que sais-je encore ? Plus tard, j'avais pitié d'elles à mon tour, une fois le sang-froid et le calme retrouvés. Je les caressais alors légèrement, lentement, pour effacer leurs meurtrissures. Du fond du puits d'où je venais d'émerger, mon regard s'arrêtait sur elles, à la dérobée, et leur exprimait ma reconnaissance.

Emna Belhaj Yahia, « Une fenêtre qui s'ouvre »
In à *cinq mains*, Ed. elysad, Tunis, 2007, pp. 35-37

FR213

SUJET THÉÂTRE II

Traitez au choix l'un des deux sujets suivants :

1)- COMMENTAIRE COMPOSÉ :

Faites le commentaire composé du passage suivant, extrait de la scène 4 Acte I (*Andromaque* Jean RACINE).

« Pyrrhus

Madame, mes refus ont prévenu vos larmes,
Tous les Grecs m'ont déjà menacé de leurs armes ;
Mais dussent-ils encore, en repassant les eaux,
Demander votre fils avec mille vaisseaux ;
Coûtât-il tout le sang qu'Hélène a fait répandre ;
Dussé-je après dix ans voir mon palais en cendre,
Je ne balance point, je vole à son secours :
Je défendrai sa vie aux dépens de mes jours.
Mais parmi ces périls où je cours pour vous plaire,
Me refuserez-vous un regard moins sévère ?
Hâï de tous les Grecs, pressé de tous côtés,
Me faudra-t-il combattre encor vos cruautés ?
Je vous offre mon bras. Puis-je espérer encore
Que vous accepterez un cœur qui vous adore ?
En combattant pour vous, me sera-t-il permis
De ne vous point compter parmi mes ennemis ?

Andromaque

Seigneur, que faites-vous, et que dira la Grèce ?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse ?
Voulez-vous qu'un dessein si beau, si généreux,
Passe pour le transport d'un esprit amoureux ?
Captive, toujours triste, importune à moi-même,
Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime ?
Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés
Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés ?

Non, non, d'un ennemi respecter la misère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur,
Sans me faire payer son salut de mon cœur,
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asile :
Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.

Pyrrhus

Hé quoi ? votre courroux n'a-t-il pas eu son cours ?
Peut-on haïr sans cesse ? et punit-on toujours ?
J'ai fait des malheureux, sans doute ; et la Phrygie
Cent fois de votre sang a vu ma main rougie.
Mais que vos yeux sur moi se sont bien exercés !
Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont versés !
De combien de remords m'ont-ils rendu la proie !
Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troie.
Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,
Tant de soins, tant de pleurs, tant d'ardeurs inquiètes...
Hélas ! fus-je jamais si cruel que vous l'êtes !
Mais enfin, tour à tour, c'est assez nous punir :
Nos ennemis communs devraient nous réunir.
Madame, dites-moi seulement que j'espère,
Je vous rends votre fils, et je lui sers de père ;
Je l'instruirai moi-même à venger les Troyens ;
J'irai punir les Grecs de vos maux et des miens.
Animé d'un regard, je puis tout entreprendre :
Votre Ilion encor peut sortir de sa cendre ;
Je puis, en moins de temps que les Grecs ne l'ont pris,
Dans ses murs relevés couronner votre fils.

Andromaque

Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guère :
Je les lui promettais tant qu'a vécu son père.
Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor,
Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector.
A de moindres faveurs des malheureux prétendent,
Seigneur : c'est un exil que mes pleurs vous demandent.
Souffrez que loin des Grecs, et même loin de vous,
J'aïlle cacher mon fils et pleurer mon époux.

Votre amour contre nous allume trop de haine :
Retournez, retournez à la fille d'Hélène. »

2)- DISSERTATION :

La passion amoureuse dans Andromaque de Racine est-elle compatible avec le sens du devoir et de l'orgueil aristocratique ?

FR 111 Phonétique et phonologie du français (51^e semestre)

Naufrage

La vague qui vint fondre sur moi la seconde fois me couvrit d'abord d'une masse d'eau de vingt à trente pieds de hauteur ; je sentais que j'étais entraîné bien loin du côté de la terre avec une force et une rapidité extrêmes, mais je retenais mon haleine et je nageais de toutes mes forces. J'étais près d'étouffer à force de me contraindre, quand je me sentis porté vers la surface, et tout à coup, à mon grand soulagement, je me trouvai la tête et les mains hors de l'eau, et, quoique cet intervalle ne durât pas deux secondes, il me fit du bien, me donna du temps de respirer et redoubla mon courage. Je fus de nouveau couvert d'eau, mais pas assez longtemps pour ne pas tenir bon, et m'apercevant que la vague s'était brisée et qu'elle commençait à fluer, je m'élançai en avant tant que je pus pour ne pas me laisser entraîner, et je sentis que je prenais pied.

Daniel Defoe, Robinson Crusoé

Questions :

A-Transcrivez en API le texte ci-dessus.

B- Phonétique articulatoire :

- 1- Relevez tous les mots contenant une voyelle nasale et classez-les dans un tableau.
- 2- Quelle est la voyelle nasale qui n'est pas représentée dans le texte ? Proposez 4 mots qui la contiennent et transcrivez-les en API.
- 3- Relevez 4 mots où la suite [voyelle + n] ne constitue pas une nasale, expliquez pourquoi.
- 4- Relevez les mots contenant un glide et classez-les dans un tableau.

C- Phonétique combinatoire :

- 1- Relevez deux cas différents de liaison obligatoire, deux cas de liaison facultative et deux autres de liaison interdite. Justifiez la nature de la liaison dans chaque cas.
- 2- Relevez deux cas d'enchaînement consonantique et expliquez en quoi consiste le phénomène et en quoi il diffère de la liaison.

FR 112 Orthographe (51^e semestre)

I- QCM : répondez à chacune des questions suivantes en cochant la ou les bonnes réponses. Reportez vos réponses sur la grille ci-dessous que vous recopierez sur la feuille d'examen.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
A										
B										
C										
D										

1- **Repérez la phrase correcte :**

- A- quels que soient sa volonté et tes efforts...
- B- quelque soient ta volonté et ses efforts...
- C- quelques soient ta volonté et ses efforts...
- D- quelles que soient ta volonté et ses efforts...

2- **Quelles sont les expressions correctes ?**

- A- des yeux noisette
- B- des yeux fauves
- C- des cheveux bruns
- D- des souliers marron

3- **Quelles sont les expressions correctes ?**

- A- en naviguant
- B- un travail fatigant
- C- le jour précédent la Toussaint
- D- un temps suffoquant

4- **Quel est le participe passé du verbe « renaître » ?**

- A- Renié
- B- Renie
- C- renaquit
- D- rené

5- **Cochez les fautes d'orthographe :**

- A- Trois cent ans
- B- Trois cent mille francs
- C- quatre-vingt jours
- D- quatre-vingt-dix jours

6- **Cochez les phrases correctes :**

- A- La République s'est réconcilié avec l'Eglise.
- B- La république s'est réconciliée avec l'Eglise.
- C- L'administration s'est donné un objectif
- D- L'administration s'est donnée un objectif.

7- **Laquelle de ces phrases est correctement orthographiée ?**

- A- Elles se sont concerté pour prendre des décisions.
- B- Nous avons rêvé de pays inconnus.

- C- On nous a entendu, la porte s'ouvre.
- D- Elles se sont confiées leurs secrets..

8- « Ils se sont salué, se sont souri, puis brusquement se sont lancé des insultes. »

Dans cette phrase, l'orthographe des participes passés est :

- A- Correcte pour le premier, fausse pour le deuxième, correcte pour le troisième.
- B- Correcte pour les trois
- C- Fausse pour le premier, correcte pour le deuxième et le troisième.
- D- Correcte pour le premier et le deuxième et fausse pour le troisième.

9- Quelle est la forme du verbe « absoudre » à la 3^e personne du singulier du présent de l'indicatif ?

- A- Il absout
- B- Il absoue
- C- Il absoud
- D- Il absous

10- La forme verbale « il eut appris » est :

- A- Au passé composé de l'indicatif
- B- Au plus-que-parfait de l'indicatif
- C- Au passé antérieur de l'indicatif
- D- Au plus-que-parfait du subjonctif

II- Justifiez votre choix pour chacune des réponses données.

III- Réécrivez le texte ci-dessous en corrigeant les fautes qu'il contient :

La vie humaine

La vie humaine est pleine de courtes joies, de longues douleurs et de liaisons fragiles et passagères qui, on ne les a pas plus tôt commencé, que déjà il faut les rompre. Par une étrange fatalité, qui, sans doute, ne vous a pas échappés, ces liaisons ne sont jamais faites à l'heure ou elles pourraient être durables : on rencontre l'ami avec qui l'on aimerait passer le peu de jour qui nous reste, au moment où le sort va le fixait loin de nous ; on découvre le chœur que l'on cherchait, la veille du jour où ce chœur va cesser de battre.

Mille accidents agitent les hommes qui sèment pendant la vie, mille obstacles les séparent les uns les autres, puis vient cette séparation de la mort, qui arrive toujours plutôt qu'on ne l'avait pensée, et qui renverse tous les projets que l'on avait formé.

On peut comparer la vie avec un port de mer où l'on voit entrer et sortir des hommes de tous les langues et de tous les pays. Le rivage raisonne des cris de ceux qui arrivent et de ceux qui partent ; les uns versent des larmes de joie en retrouvant des amis qu'ils n'avaient pas vu depuis longtemps ; les autres, en se quittant, se disent un triste et un éternel adieu ; car, une fois sortis du port de la vie, on y rentre plus.

Code UV/UE...109/209..... Unité de Valeur/Unité d'enseignement histoire de France.....

Durée de l'épreuve...4

heures.....**FR109/209**

Sujet : Dressez un bilan court mais condensé de l'œuvre napoléonienne en France que Victor Hugo a saluée en ces termes :

Toujours Napoléon sombre et éblouissant sur le seuil du siècle est debout

FR106

Sujet:

La marquise de Listomère est une de ces jeunes femmes élevées dans l'esprit de la Restauration. Elle a des principes, elle fait maigre, elle communie, et va très parée au bal, aux Bouffons, à l'Opéra ; son directeur lui permet d'allier le profane et le sacré. Toujours en règle avec l'église et avec le monde, elle offre une image du temps présent, qui semble avoir pris le mot de *Légalité* pour épigraphe. La conduite de la marquise comporte précisément assez de dévotion pour pouvoir arriver sous une nouvelle Maintenon à la sombre piété des derniers jours de Louis XIV, et assez de mondanité pour adopter également les moeurs galantes des premiers jours de ce règne, s'il revenait. En ce moment, elle est vertueuse par calcul, ou par goût peut-être. Mariée depuis sept ans au marquis de Listomère, un de ces députés qui attendent la pairie, elle croit peut-être aussi servir par sa conduite l'ambition de sa famille. Quelques femmes attendent pour la juger le moment où monsieur de Listomère sera pair de France, et où elle aura trente-six ans, époque de la vie où la plupart des femmes s'aperçoivent qu'elles sont dupes des lois sociales. Le marquis est un homme assez insignifiant : il est bien en cour, ses qualités sont négatives comme ses défauts ; les unes ne peuvent pas plus lui faire une réputation de vertu que les autres ne lui donnent l'espèce d'éclat jeté par les vices. Député, il ne parle jamais, mais il vote *bien* ; il se comporte dans son ménage comme à la Chambre. Aussi passe-t-il pour être le meilleur mari de France. S'il n'est pas susceptible de s'exalter, il ne gronde jamais, à moins qu'on ne le fasse attendre. Ses amis l'ont nommé *le temps couvert*. Il ne se rencontre en effet chez lui ni lumière trop vive, ni obscurité complète. Il ressemble à tous les ministères qui se sont succédé en France depuis la Charte. Pour une femme à principes, il était difficile de tomber en de meilleures mains. N'est-ce pas beaucoup pour une femme vertueuse que d'avoir épousé un homme incapable de faire des sottises ? Il s'est rencontré des dandies qui ont eu l'impertinence de presser légèrement la main de la marquise en dansant avec elle, ils n'ont recueilli que des regards de mépris, et tous ont éprouvé cette indifférence insultante qui, semblable aux gelées du printemps, détruit le germe des plus belles espérances. Les beaux, les spirituels, les fats, les hommes à sentiment qui se nourrissent en tétant leurs cannes, ceux à grand nom ou à grosse renommée, les gens de haute et petite volée, auprès d'elle tout a blanchi. Elle a conquis le droit de causer aussi long-temps et aussi souvent qu'elle le veut avec les

hommes qui lui semblent spirituels sans qu'elle soit couchée sur l'album de la médisance. Certaines femmes coquettes sont capables de suivre ce plan-là pendant sept ans pour satisfaire plus tard leurs fantaisies ; mais supposer cette arrière-pensée à la marquise de Listomère serait la calomnier. J'ai eu le bonheur de voir ce phénix des marquises : elle cause bien, je sais écouter, je lui ai plu, je vais à ses soirées. Tel était le but de mon ambition. Ni laide ni jolie, madame de Listomère a des dents blanches, le teint éclatant et les lèvres très rouges ; elle est grande et bien faite ; elle a le pied petit, fluet, et ne l'avance pas ; ses yeux, loin d'être éteints, comme le sont presque tous les yeux parisiens, ont un éclat doux qui devient magique si par hasard elle s'anime. On devine une âme à travers cette forme indéfinie. Si elle s'intéresse à la conversation, elle y déploie une grâce ensevelie sous les précautions d'un maintien froid, et alors elle est charmante. Elle ne veut pas de succès et en obtient. On trouve toujours ce qu'on ne cherche pas. Cette phrase est trop souvent vraie pour ne pas se changer un jour en proverbe. Ce sera la moralité de cette aventure, que je ne me permettrais pas de raconter, si elle ne retentissait en ce moment dans tous les salons de Paris.

La marquise de Listomère a dansé, il y a un mois environ, avec un jeune homme aussi modeste qu'il est étourdi, plein de bonnes qualités, et ne laissant voir que ses défauts ; il est passionné et se moque des passions ; il a du talent et il le cache ; il fait le savant avec les aristocrates et fait de l'aristocratie avec les savants. Eugène de Rastignac est un de ces jeunes gens très sensés qui essaient de tout, et semblent tâter les hommes pour savoir ce que porte l'avenir. **En attendant** l'âge de l'ambition, il se moque de tout ; il a de la grâce et de l'originalité, deux qualités rares parce qu'elles s'excluent l'une l'autre. Il a causé sans préméditation de succès avec la marquise de Listomère, pendant une demi-heure environ. **En se jouant** des caprices d'une conversation qui, après avoir commencé à l'opéra de *Guillaume-Tell*, en était venue aux devoirs des femmes, il avait plus d'une fois regardé la marquise de manière à l'embarrasser ; puis il la quitta et ne lui parla plus de toute la soirée ; il dansa, se mit à l'écarté, perdit quelque argent, et s'en alla se coucher. J'ai l'honneur de vous affirmer que tout se passa ainsi. Je n'ajoute, je ne retranche rien.

Balzac,
*Etude de
femme*

Questions

I.- Faites l'analyse des infinitifs suivants (emploi, agent, valeur temporelle, fonctionnement et éventuellement fonction) : (6pts)

être (ligne 15) *attendre* (ligne 17) *tomber* (ligne 19) *avoir* (ligne 20) ***supposer*** (ligne 29) *calomnier* (ligne 29) *écouter* (ligne 30) ***se***

coucher (ligne 50)

II.- Etudiez les formes en -ANT en gras souligné dans le texte (infinitif, aspect, emploi, fonctionnement, fonction). (4pts)

III.- Etudiez les participes passés suivants (infinitif, aspect, emploi, fonctionnement, fonction). (4pts)

élevée (ligne 1)

parée (ligne 2)

mariée (ligne 8)

éteints (ligne 33)

IV.- Etudiez les verbes à l'indicatif du second et dernier paragraphe du texte. (classement obligatoire, PAS D'ANALYSE LINÉAIRE), infinitif, tiroir, valeur temporelle, valeur aspectuelle et éventuellement valeur modale). (6pts)

« La marquise de Listomère a dansé ... je ne retranche rien. » (lignes 40-51)

FR208

Commentaire composé.

Comme le président faisait son résumé, minuit sonna. Le président fut obligé de s'interrompre; au milieu du silence de l'anxiété universelle, le retentissement de la cloche de l'horloge remplissait la salle.

Voilà le dernier de mes jours qui commence, pensa Julien. Bientôt il se sentit enflammé par l'idée du devoir. Il avait dominé jusque-là son attendrissement, et gardé sa résolution de ne point parler; mais quand le président des assises lui demanda s'il avait quelque chose à ajouter, il se leva. Il voyait devant lui les yeux de Mme Derville qui, aux lumières, lui semblèrent bien brillants. Pleurerait-elle, par hasard? pensa-t-il.

« Messieurs les jurés,

« L'horreur du mépris, que je croyais pouvoir braver au moment de la mort, me fait prendre la parole. Messieurs, je n'ai point l'honneur d'appartenir à votre classe, vous voyez en moi un paysan qui s'est révolté contre la bassesse de sa fortune.

« Je ne vous demande aucune grâce, continua Julien en affermissant sa voix. Je ne me fais point illusion, la mort m'attend: elle sera juste. J'ai pu attenter aux jours de la femme la plus digne de tous les respects, de tous les hommages. Mme de Rênal avait été pour moi comme une mère. Mon crime est atroce, et il fut prémédité . J'ai donc mérité la mort, messieurs les jurés. Quand je serais moins coupable, je vois des hommes qui, sans s'arrêter à ce que ma jeunesse peut mériter de pitié, voudront punir en moi et décourager à jamais cette classe de jeunes gens qui, nés dans une classe inférieure, et en quelque sorte opprimés par la pauvreté, ont le bonheur de se procurer une bonne éducation, et l'audace de se mêler à ce que l'orgueil des gens riches appelle la société.

« Voilà mon crime, messieurs, et il sera puni avec d'autant plus de sévérité, que, dans le fait, je ne suis point jugé par mes pairs. Je ne vois point sur les bancs des jurés quelque paysan enrichi, mais uniquement des bourgeois indignés... »

Pendant vingt minutes, Julien parla sur ce ton; il dit tout ce qu'il avait sur le coeur; l'avocat général, qui aspirait aux faveurs de l'aristocratie, bondissait sur son siège; mais malgré le tour un peu abstrait que Julien avait donné à la discussion, toutes les femmes fondaient en larmes. Mme Derville elle-même avait son mouchoir sur ses yeux. Avant de finir, Julien revint à la préméditation, à son repentir,

au respect, à l'adoration filiale et sans bornes que, dans les temps plus heureux, il avait pour Mme de Rênal ... Mme Derville jeta un cri et s'évanouit.

Une heure sonnait comme les jurés se retiraient dans leur chambre. Aucune femme n'avait abandonné sa place; plusieurs hommes avaient les larmes aux yeux. Les conversations furent d'abord très vives; mais peu à peu, la décision du jury se faisant attendre, la fatigue générale commença à jeter du calme dans l'assemblée. Ce moment était solennel; les lumières jetaient moins d'éclat. Julien, très fatigué, entendait discuter auprès de lui la question de savoir si ce retard était de bon ou de mauvais augure. Il vit avec plaisir que tous les vœux étaient pour lui; le jury ne revenait point, et cependant aucune femme ne quittait la salle.

Comme deux heures venaient de sonner, un grand mouvement se fit entendre. La petite porte de la chambre des jurés s'ouvrit. M. le baron de Valenod s'avança d'un pas grave et théâtral, il était suivi de tous les jurés. Il toussa, puis déclara qu'en son âme et conscience la déclaration unanime du jury était que Julien Sorel était coupable de meurtre, et de meurtre avec préméditation: cette déclaration entraînait la peine de mort; elle fut prononcée un instant après. Julien regarda sa montre, et se souvint de M. de Lavalette, il était deux heures et un quart. C'est aujourd'hui vendredi, pensa-t-il. Oui, mais ce jour est heureux pour le Valenod, qui me condamne... Je suis trop surveillé pour que Mathilde puisse me sauver comme fit Mme de Lavalette... Ainsi, dans trois jours, à cette même heure, je saurai à quoi m'en tenir sur le grand peut-être .

En ce moment, il entendit un cri et fut rappelé aux choses de ce monde. Les femmes autour de lui sanglotaient; il vit que toutes les figures étaient tournées vers une petite tribune pratiquée dans le couronnement d'un pilastre gothique. Il sut plus tard que Mathilde s'y était cachée. Comme le cri ne se renouvela pas, tout le monde se remit à regarder Julien, auquel les gendarmes cherchaient à faire traverser la foule.

Tâchons de ne pas apprêter à rire à ce fripon de Valenod, pensa Julien. Avec quel air contrit et patelin il a prononcé la déclaration qui entraîne la peine de mort! tandis que ce pauvre président des assises, tout juge qu'il est depuis nombre d'années, avait la larme à l'oeil en me condamnant. Quelle joie pour le Valenod de se venger de notre ancienne rivalité auprès de Mme de Rênal!... Je ne la verrai donc plus! C'en est fait... Un dernier adieu est impossible entre nous, je le sens... Que j'aurais été heureux de lui dire toute l'horreur que j'ai de mon crime!

Seulement ces paroles: Je me trouve justement condamné.

FR211

Devoir de stylistique

La lune, toute ronde et couleur de pourpre, se levait à ras de terre, au fond de la prairie. Elle montait vite entre les branches des peupliers, qui la cachaient de place en place, comme un rideau noir, troué. Puis elle parut, éclatante de blancheur, dans le ciel vide qu'elle éclairait ; et alors, se ralentissant, elle laissa tomber sur la rivière une grande tache, qui faisait une infinité d'étoiles ; et cette lueur d'argent semblait s'y tordre jusqu'au fond, à la manière d'un serpent sans tête couvert d'écailles lumineuses. Cela ressemblait aussi à quelque monstrueux candélabre, d'où ruisselaient, tout du long, des gouttes de diamant en fusion. La nuit douce s'étalait autour d'eux ; des nappes d'ombre emplissaient les feuillages. Emma, les yeux à demi clos, aspirait avec de grands soupirs le vent frais qui soufflait. Ils ne parlaient pas, trop perdus qu'ils étaient dans l'envahissement de leur rêverie. La tendresse des anciens jours leur revenaient au cœur, abondante et silencieuse comme la rivière qui coulait, avec autant de mollesse qu'en apportait le parfum des seringas, et projetait dans leurs souvenirs des ombres plus démesurées et plus mélancoliques que celles des saules immobiles qui s'allongeaient sur l'herbe. Souvent quelque bête nocturne, hérisson ou belette, se mettant en chasse, dérangeait les feuilles, ou bien on entendait par moments une pêche mûre qui tombait toute seule de l'escalier.

Gustave

Flaubert

Madame

Bovary

(2^e partie, Chap. XII)

FR 104/9

Brusquement, en levant les yeux, la blanchisseuse aperçut devant elle l'ancien hôtel Boncoeur. La petite maison, après avoir été un café suspect, que la police avait fermé, se trouvait abandonnée, les volets couverts d'affiches, la lanterne cassée, s'émiettant et se pourrissant du haut en bas sous la pluie, avec les moisissures de son ignoble badigeon lie de vin. Et rien ne paraissait changé autour d'elle. Le papetier et le marchand de tabac étaient toujours là. Derrière, pardessus les constructions basses, on apercevait encore des façades lépreuses de maisons à cinq étages, haussant leurs grandes silhouettes délabrées. Seul, le bal du *Grand-Balcon* n'existait plus ; dans la salle aux dix fenêtres flambantes venait de s'établir une scierie de sucre, dont on entendait les sifflements continus. C'était pourtant là, au fond de ce bouge de l'hôtel Boncoeur, que toute la sacrée vie avait commencé. Elle restait debout, regardant la fenêtre du premier, où une persienne arrachée pendait, et elle se rappelait sa jeunesse avec Lantier, leurs premiers attrapages, la façon dégoûtante dont il l'avait lâchée. N'importe, elle était jeune, tout ça lui semblait gai, vu de loin. Vingt ans seulement, mon Dieu ! et elle tombait au trottoir. Alors, la vue de l'hôtel lui fit mal, elle remonta le boulevard du côté de Montmartre.

Zola, *L'Assommoir*, chapitre 12.

Questions

- 1- Etudiez le traitement du temps dans ce texte (4 points).
- 2- Analysez la focalisation (4 points).
- 3- Quel est l'intérêt de cette description ? (4 points)
- 4- Essai sur l'ensemble de l'œuvre :
Quelles sont les causes de la déchéance de Gervaise ? Vous vous appuyerez sur des exemples précis (8 points).

Sujet FR 101

Le 14 juillet, prise de la Bastille. J'assistai, comme spectateur, à cet assaut contre quelques invalides et un timide gouverneur : si l'on eût tenu les portes fermées, jamais le peuple ne fût entré dans la forteresse. Je vis tirer deux ou trois coups de canon, non par les invalides, mais par des gardes-françaises, déjà montés sur les tours. De Launay, arraché de sa cachette, après avoir subi mille outrages, est assommé sur les marches de l'Hôtel de ville ; le prévôt des marchands, Flesselles, a la tête cassée d'un coup de pistolet : c'est ce spectacle que des béats sans cœur trouvaient si beau. Au milieu de ces meurtres, on se livrait à des orgies, comme dans les troubles de Rome, sous Othon et Vitellius. On promenait dans des fiacres *les vainqueurs de la Bastille*, ivrognes heureux, déclarés conquérants au cabaret ; des prostituées et des *sans-culottes* commençaient à régner, et leur faisaient escorte. Les passants se découvraient avec le respect de la peur, devant ces héros, dont quelques-uns moururent de fatigue au milieu de leur triomphe. Les clefs de la Bastille se multiplièrent ; on en envoya à tous les niais d'importance dans les quatre parties du monde. Que de fois j'ai manqué ma fortune ! Si, moi, spectateur, je me fusse inscrit sur le registre des vainqueurs, j'aurais une pension aujourd'hui.

Les experts accoururent à l'autopsie de la Bastille. Des cafés provisoires s'établirent sous des tentes ; on s'y pressait, comme à la foire Saint-Germain ou à Longchamp ; de nombreuses voitures défilaient ou s'arrêtaient au pied des tours, dont on précipitait les pierres parmi des tourbillons de poussière. Des femmes élégamment parées, des jeunes gens à la mode, placés sur différents degrés des décombres gothiques, se mêlaient aux ouvriers deminus qui démolissaient les murs, aux acclamations de la foule. A ce rendez-vous se rencontraient les orateurs les plus fameux, les gens de lettres les plus connus, les peintres les plus célèbres, les acteurs et les actrices les plus renommés, les danseuses les plus en vogue, les étrangers les plus illustres, les seigneurs de la cour et les ambassadeurs de l'Europe : la vieille France était venue là pour finir, la nouvelle pour commencer.

Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, première partie, V, 8.

Questions

- 1- Quel est le jugement que Chateaubriand porte sur la prise de la Bastille ? Vous vous appuyerez sur des exemples précis, et notamment sur l'analyse des procédés de style (8 points).
- 2- Montrez que l'auteur est cependant sensible à l'importance historique de l'événement (4 points).
- 3- Essai :

Etudiez la représentation de la violence dans la littérature française du XIXe siècle. Vous donnerez des exemples précis, tirés du cours ou de votre culture personnelle (8 points)

Sujet FR 108

Selon un écrivain contemporain, « la vraie lecture commence quand on ne lit plus seulement pour se distraire et se fuir, mais pour se trouver ». Commentez cette affirmation en vous appuyant sur votre connaissance de la littérature française ou étrangère.

FR205

Commentaire composé

Automne malade

Automne malade et adoré

Tu mourras quand l'ouragan soufflera dans les roseraies

Quand il aura neigé

Dans les vergers

Pauvre automne

Meurs en blancheur et en richesse

De neige et de fruits mûrs

Au fond du ciel

Des éperviers planent

Sur les nixes nicettes aux cheveux verts et naines

Qui n'ont jamais aimé

Aux lisières lointaines

Les cerfs ont bramé

Et que j'aime ô saison que j'aime tes rumeurs

Les fruits tombant sans qu'on les cueille

Le vent et la forêt qui pleurent

Toutes leurs larmes en automne feuille à feuille

Les feuilles

Qu'on foule

Un train

Qui roule

La vie

S'écoule

FR105

Commentaire composé

Des boeufs, étendus au milieu du gazon, regardaient tranquillement ces quatre personnes passer. Dans la troisième pâture quelques-uns se levèrent, puis se mirent en rond devant elles. — « Ne craignez rien ! » dit Félicité ; et, murmurant une sorte de plainte, elle flatta sur l'échine ce-lui qui se trouvait le plus près ; il fit volte-face, les autres l'imitèrent. Mais, quand l'herbage suivant fut traversé, un beuglement formidable s'éleva. C'était un taureau, que cachait le brouillard. Il avança vers les deux femmes. Mme Aubain allait courir. — « Non ! non ! moins vite ! » Elles pressaient le pas cependant, et entendaient par-derrière un souffle sonore qui se rapprochait. Ses sabots, comme des marteaux, battaient l'herbe de la prairie ; voilà qu'il galopait maintenant ! Félicité se retourna, et elle arrachait à deux mains des plaques de terre qu'elle lui jetait dans les yeux. Il baissait le mufle, secouait les cornes et tremblait de fureur en beuglant horriblement. Mme Aubain, au bout de l'herbage avec ses deux petits, cherchait éperdue comment franchir le haut bord. Félicité reculait toujours devant le taureau, et continuellement lançait des mottes de gazon qui l'aveuglaient, tandis qu'elle criait : « Dépêchez-vous ! dépêchez-vous ! » Mme Aubain descendit le fossé, poussa Virginie, Paul ensuite, tomba plusieurs fois en tâchant de gravir le talus, et à force de courage y parvint. Le taureau avait acculé Félicité contre une claire-voie ; sa bave lui rejaillissait à la figure, une seconde de plus il l'éventrait. Elle eut le temps de se couler entre deux barreaux, et la grosse bête, toute surprise, s'arrêta. Cet événement, pendant bien des années, fut un sujet de conversation à Pont-l'Évêque.

Flaubert, Trois Contes, « Un coeur simple », 1877

FR110/1-210/1

Sujet : Etudiez l'esthétique mise en œuvre par Delacroix et Ingres.

FR110-210

Commentaire composé

Conte les ans, les mois, les heures et les jours

Conte les ans, les mois, les heures et les jours
Et les points de ta vie, et me dis, malhabile,
Où ils s'en sont allés : comme l'ombre fragile
Ils se sont écoulés sans espoir de retour.

Nous mourons et nos jours roulent d'un vite cours
L'un l'autre se poussant comme l'onde labile*
Qui ne retourne point, mais sa course mobile
D'une même roideur précipite toujours.

Toujours le temps s'enfuit et n'est point réparable
Quand il est dépensé en oeuvre dommageable,
L'usant et consommant en travail superflu.

Nos jours ne sont sinon qu'une petite espace
Qui vole comme vent, un messenger qui passe
Pour sa commission et ne retourne plus.

(*) qui glisse

- **Jean-Baptiste CHASSIGNET** (1571-1635)

FR218 : Quelles sont les principales caractéristiques du type de théâtre représenté par les scènes les plus significatives de *L'Alcade de Zalamea* ?

FR215/1

Faites une analyse bachelardienne du texte suivant :

Un moment après, l'auto s'arrêtait près des grilles du port. La lune s'était levée. Un ciel laiteux projetait partout des ombres pâles. Derrière eux s'étagait la ville et il en venait un souffle chaud et malade qui les poussait vers la mer. Ils montrèrent leurs papiers à un garde qui les examina assez longuement. Ils passèrent et à travers les terre-pleins couverts de tonneaux, parmi les senteurs de vin et de poisson, ils prirent la direction de la jetée. Peu avant d'y arriver, l'odeur de l'iode et des algues leur annonça la mer. Puis ils l'entendirent. Elle sifflait doucement au pied des grands blocs de la jetée et, comme ils les gravissaient, elle leur apparut, épaisse comme du velours, souple et lisse comme une bête. Ils s'installèrent sur les rochers tournés vers le large. Les eaux se gonflaient et redescendaient lentement. Cette respiration calme de la mer faisait naître et disparaître des reflets huileux à la surface des eaux. Devant eux, la nuit était sans limites. Rieux, qui sentait sous ses doigts le visage grêlé des rochers, était plein d'un étrange bonheur. Tourné vers Tarrou, il devina, sur le visage calme et grave de son ami, ce même bonheur qui n'oubliait rien, pas même l'assassinat. Ils se déshabillèrent. Rieux plongea le premier. Froides d'abord, les eaux lui parurent tièdes quand il remonta. Au bout de quelques brasses, il savait que la mer, ce soir-là, était tiède, de la tiédeur des mers d'automne qui reprennent à la terre la chaleur emmagasinée pendant de longs mois. Il nageait régulièrement. Le battement de ses pieds laissait derrière lui un bouillonnement d'écume, l'eau fuyait le long de ses bras pour se coller à ses jambes. Un lourd clapotement lui apprit que Tarrou avait plongé. Rieux se mit sur le dos et se tint immobile, face au ciel renversé, plein de lune et d'étoiles. Il respira longuement. Puis il perçut de plus en plus distinctement un bruit d'eau battue, étrangement clair dans le silence et la solitude de la nuit. Tarrou se rapprochait, on entendit bientôt sa respiration. Rieux se retourna, se mit au niveau de son ami, et nagea dans le même rythme. Tarrou avançait avec plus de puissance que lui et il dut précipiter son allure. Pendant quelques minutes, ils avancèrent avec la même cadence et la même vigueur, solitaires, loin du monde, libérés enfin de la ville et de la peste. Rieux s'arrêta le premier et ils revinrent lentement, sauf à un moment où ils entrèrent dans un courant glacé. Sans rien dire, ils précipitèrent tous deux leur mouvement, fouettés par cette surprise de la mer. Habillés de nouveau, ils repartirent sans avoir prononcé un mot. Mais ils avaient le même cœur et le souvenir de cette nuit leur était doux. Quand ils aperçurent de loin la sentinelle de la peste, Rieux savait que Tarrou se disait, comme lui, que la maladie venait de les oublier, que cela était bien, et qu'il fallait maintenant recommencer.

CAMUS - La Peste, Recits et nouvelles (La Pléiades - pp. 1426 - 1427)

FR204 :

Ja avoient, si con moi sanble,
50 Plus de cinc anz este ansanble

Antre Progne et son **seignor**.

De Philomena sa **seror**

Ot talant que veoir l'alast,

Mes qu'a son seignor ne pesast.
55 Un jor a parole l'an mist,

Si li jura moût et promist

Que se il la leissoit aler

A sa seror outre la mer,

Que moût tost s'an retomeroit

60 Ne gueires ne sejourneroit,
Et si il li deffant la voie
Tant qu'ele sa seror ne voie,
Don li prie ele qu'il l'aut querre,
Si l'amaint an la soe terre.

65 Cil li respoilt qu'ele remaingne
Et del remenoir ne se plaingne,
Qu'il ira quel que tans qu'il face
Et si l'an amanra an Trace.
Tôt maintenant ses **nés** comande

70 Tereus garnir de viande,

De **maz**, de voiles et de trez.
Ja est tôt fet. Anz est antrez.
Il ot lui grant compaignie.
Au départir, Progne li prie

75 Que sa seror tost li amaint.

1. Traduction : traduisez en français moderne le passage qui va du vers 55 au vers 64
2. Phonétique : transcrivez en alphabet romaniste les mots soulignés. Identifiez et étudiez les traits du phonétisme médiéval que la transcription aura mis en évidence.
3. Morphologie : déclinez les mots en gras et décrivez-en le système de flexion.
4. Syntaxe : analysez la séquence qui du vers 52 au vers 54 en vous en tenant aux faits opportuns.
5. Vocabulaire étudiez le mot « talent » et son sort ultérieur. Donnez le sens contextuel des mots seignor (v51 et 54), viande(v70), departir(v74).

FR203

Tout dans le roman de Renart repose sur l'excès : les péripéties du récit, le propos critique et ton comique

Analysez ce jugement en vous appuyant sur des exemples précis.

Sujet FR 108

Selon un écrivain contemporain, « la vraie lecture commence quand on ne lit plus seulement pour se distraire et se fuir, mais pour se trouver ». Commentez cette affirmation en vous appuyant sur votre connaissance de la littérature française ou étrangère.

FR217/5

La Cigale et la Fourmi

La Cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
"Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'Oût, foi d'animal,
Intérêt et principal. "
La Fourmi n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
- Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise.
- Vous chantiez ? j'en suis fort aise.
Eh bien! dansez maintenant.

1. Analysez les différents types d'énonciation
2. Quels les différents types d'anaphore ?
3. Quels sont les procédés de progression dans le texte ?
4. Déterminez les différents types de discours.

FR207

Vers les derniers jours de juin, Coupeau perdit sa gaieté. Il devenait tout chose. Gervaise, inquiète de certains regards, se barricadait la nuit. Puis, après une bouderie qui avait dure du dimanche au mardi, tout d'un coup, un mardi soir, il vint frapper chez elle, vers onze heures. Elle ne voulait pas lui ouvrir; mais il avait la voix si douce et si tremblante, qu'elle finit par retirer la commode poussée contre la porte. Quand il fut entre, elle le crut malade, tant il lui parut pâle, les yeux rougis, le visage marbre. Et il restait debout, begayant, hochant la tête. Non, non, il n'était pas malade. Il pleurait depuis deux heures, en haut, dans sa chambre; il pleurait comme un enfant, en mordant son oreiller, pour ne pas être entendu des voisins. Voilà trois nuits qu'il ne dormait plus. Ça ne pouvait pas continuer comme ça.

-- Ecoutez, madame Gervaise, dit-il la gorge serrée, sur le point d'être repris par les larmes, il faut en finir, n'est-ce pas?... Nous allons nous marier ensemble. Moi, je veux bien, je suis décidé.

Gervaise montrait une grande surprise. Elle était très grave.

-- Oh! monsieur Coupeau, murmura-t-elle, qu'est-ce que vous allez chercher là! Je ne vous ai jamais demandé cette chose, vous le savez bien... Ça ne me convenait pas, voilà tout... Oh! non, non, c'est sérieux, maintenant; réfléchissez, je vous en prie. Mais il continuait à hocher la tête, d'un air de résolution inébranlable. C'était tout réfléchi. Il était descendu, parce qu'il avait besoin de passer une bonne nuit. Elle n'allait pas le laisser remonter pleurer, peut-être! Dès qu'elle aurait dit oui, il ne la tourmenterait plus, elle pourrait se coucher tranquille. Il voulait simplement lui entendre dire oui. On causerait le lendemain.

Zola, L'Assommoir

1 Relevez et identifiez les différents types de discours dans le texte suivant

2. identifiez et analysez les actes de langage dans le corpus suivant :

La salle est enfumée, dit-elle en toussant.

Je vous nomme directeur du service, précisa-t-il, en lui tendant une enveloppe fermée.

Il fait bon ce soir, la mer doit être agréable, dit-elle en souriant.

Félicitations, tu as été classé premier